

sance de leurs clients, l'appui et le concours de tous ceux—et le nombre en est grand aux États-Unis—qui ont à cœur l'instruction des classes inférieures. Si les bibliothèques n'avaient pour subsister que l'argent du gouvernement central, elles pourraient à peine subvenir à leurs besoins. Entretenues, comme nous l'avons dit, à l'aide de taxes, qui sont consenties par les contribuables eux-mêmes dans chaque Etat particulier, elles peuvent, en bien des cas, compter sur la liberalité de citoyens riches et généreux, de philanthropes dévoués à la cause du peuple et du progrès. Ces jours derniers, un journal américain, annonçant la mort d'un de ces généreux citoyens, rappelait que ce dernier avait autrefois donné à la bibliothèque de la ville qu'il habitait, Newton, une somme de 15,000 dollars (75,000 francs), dont 10,000 pour les bâtiments et 5,000 pour les livres, et que depuis cette époque il avait continué d'envoyer chaque année au même établissement 5,000 dollars (25,000 fr.) pour achat de livres.

Aux États-Unis, de tels actes passent presque inaperçus, tant le public y est accoutumé. D'ailleurs, une donation telle que la précédente pâtit à côté des munificences d'un Peabody et d'un Lenox. Le premier a fondé en 1857, à Baltimore (Maryland), l'institut qui porte son nom, et qu'il a doté d'un capital de 1,100,000 dollars (7,000,000 fr.) ; le second vient de faire bâtir à New-York un palais de marbre dont la construction est à peine achevée. Ce palais portera le nom de "Bibliothèque Lenox" : le donateur fait abandon de toutes ses collections à cet établissement qu'il gratifie en outre d'un capital dont la valeur n'est pas encore fixée.

Déjà New York possédait la "Bibliothèque Astor" qu'un millionnaire de ce nom, J.-J. Astor, a fondée en 1848, en léguant à la ville 100,000 dollars (2,000,000 fr.), legs que son fils William a depuis lors augmenté de 300,000 dollars (1,500,000 fr.). La donation totale de la famille Astor s'élève à 773,330 dollars (3,866,650 fr.).

Ce sont les Américains qui ont inventé cet axiome, ayant l'apparence d'un paradoxe, mais, au demeurant, profondément vrai : Ce qu'il faut aux bibliothèques, ce ne sont pas des livres, c'est de l'argent. En ce moment même, la ville de Chicago entre en possession définitive, par suite de la mort du dernier usufruitier, d'un legs dont la propriété lui a été laissée par un de ses habitants, M. Newberry, décédé le 6 novembre 1868. La fortune de ce nabab, toute en bien-fonds, se monte actuellement à 4 millions de dollars (20 millions de francs). La ville de Chicago a droit seulement à la moitié de cette somme ; mais 10 millions de francs sont encore un assez joli denier pour la construction et l'entretien d'une bibliothèque publique, dont le testateur a fixé l'emplacement dans le quartier nord de cette ville si rapidement ressuscitée.

Après une telle liberalité, il n'est plus permis de parler de la donation du Dr. J. Rush, léguant à l'une des bibliothèques de Philadelphie (*Library Company*) en 1869, l'ensemble de ses propriétés, estimées 1 million de dollars (5 millions de francs), pour la construction d'un bâtiment où les collections seront à l'abri du feu ; encore moins oserons-nous citer le nom de William MacClure (de Philadelphie), laissant une pauvre somme de 150,000 dollars (750,000 fr.) à répartir entre diverses localités par lots de 100 à 500 dollars, pour la création de bibliothèques, à l'usage des ouvriers. Mais nous demandons grâce pour le tableau suivant, que nous détachons du rapport :

"A Cummington (Massach.), existe une bibliothèque gratuite (*Free Library*), fondée par M. W. C. Bryant, à l'usage des habitants de son lieu natal. Le bâtiment de la bibliothèque s'élève sur un terrain d'une étendue de 43 acres ; on y trouve en outre un cottage à 2 étages, destiné à servir d'habitation au bibliothécaire, une grange, des communs et un hangar spacieux pour abriter les chevaux et les voitures de ceux qui viennent à la bibliothèque.

Celle-ci contient près de 6,000 volumes choisis par le donateur et formant une des meilleures collections pour bibliothèque populaire. Elle est divisée en 13 sections : 1^e théologie, religion et philosophie ; 2^e éducation et livres classiques ; 3^e biographie et histoire ; 4^e géographie et voyages ; 5^e sciences politiques et sociales ; 6^e économie rurale et domestique ; 7^e sciences ; 8^e beaux-arts ; 9^e poésie et belles-lettres ; 10^e romans ; 11^e livres pour la jeunesse ; 12^e ouvrages dits "de référence" (dictionnaires, encyclopédies, etc.) ; 13^e politique et mélanges.

M. Bryant a, de plus, ouvert pour ses voisins et pour lui une route carrossable allant de sa maison de campagne à la bibliothèque, éloignée d'un mille et demi. Non content de cette liberalité, il a fait construire une seconde route qui permettra aux habitants de deux villages voisins d'arriver plus facilement à la bibliothèque.

Ces différentes constructions ont coûté à M. Bryant de 25,000 à 30,000 dollars (125,000 à 150,000 fr.). Les habitants de Cummington ne payent rien pour user de la bibliothèque ; les villes environnantes peuvent tout également de la collection, elles sont seulement tenues d'acquitter un léger droit annuel pour aider à l'achat de nouveaux livres."

On voit d'ici cette bibliothèque "des champs," avec écurie et remise pour les campagnards, venus de loin, en tilbury ou en charrette par deux routes, qu'un simple particulier s'est passé la fantaisie de créer. Et ce cottage avec grange et communs, les bibliothécaires avaient-ils jamais rêvé pareil idéal ?

On a essayé de calculer à quel chiffre s'élèvent les sommes léguées ou données de leur vivant par de riches particuliers en faveur des bibliothèques des États-Unis. En compilant les rapports et autres documents publiés par les différents établissements, on est arrivé à un total de près de 15 millions de dollars (11,920,657 dollars), c'est-à-dire de 75 millions de francs.

Dans ce relevé c'est l'Etat de New-York qui occupe le premier rang. Les donations y ont été de près de 3 millions de dollars (2,912,272 dollars) ou 15 millions de francs.

L'Etat de Massachusetts vient ensuite ; la générosité publique y a versé pour les bibliothèques 2,903,006 dollars, soit presque autant d'argent qu'il en avait été répandu dans l'Etat de New-York.

Pendant les vingt-cinq dernières années, il a été ouvert dans cet Etat de Massachusetts 16 bibliothèques portant les noms de leurs fondateurs, c'est-à-dire de ceux qui les ont créées et les ont armées de toutes pièces. Les dons les plus splendides faits aux bibliothèques des États-Unis, ceux que nous avons enregistrés plus haut, datent des dernières années, preuve que le sentiment qui porte les Américains à enrichir et à doter leurs bibliothèques, loin de s'affaiblir, se fortifie et se généralise.

A la suite des Etats de New-York et de Massachusetts qui tiennent la tête, il faut citer l'Illinois qui a reçu 2,611,950 dollars, ou 13 millions de francs ; la Pensylvanie, 1 million 418,173 dollars ou 7 millions de francs ; le Maryland, 1,426,500 dollars ou la même somme en francs, à peu près chose près, que dans l'article précédent ; la Californie, 1,022,000 dollars ou 5 millions de francs, etc. Ainsi, la Californie, qui était un désert en 1848, nourrit déjà des enfants assez éclairés et assez généreux pour donner en quelques années aux bibliothèques publiques situées dans les limites de cet Etat, petite fraction de tous les Etats réunis, une somme de 5 millions de francs.

En revanche, les anciens Etats à esclaves ne figurent, dans ce tableau, que pour des sommes insignifiantes : la Caroline du Sud, pour 23,000 dollars ou 175,000 fr. ; la Virginie, 26,000 dollars ou 130,000 fr. ; la Louisiane, 15,000 dollars ou 125,000 fr.

Cependant ce total de 75 millions de francs généralement octroyés aux bibliothèques publiques par les particuliers, n'est qu'approximatif ; et le rapport estime que la valeur des dons faits à ces établissements, soit en terres, soit en argent comptant, monte à bien près du double, c'est-à-dire non à 15, mais à 30 millions de dollars, autrement dit non à 75, mais à 150 millions de francs. 150,000 millions, voilà le bilan de la charité privée aux États-Unis à l'égard des bibliothèques.

En présence de ce mouvement de l'opinion publique les bibliothèques ne pouvaient rester inactives. Leurs administrateurs s'ingénient à rendre plus commode l'accès des bibliothèques, à faciliter le travail aux lecteurs, à leur épargner du temps et de la peine. A Boston, où la bibliothèque principale a établi des sous-bibliothèques dans les différents quartiers de la ville et même extra muros, on songe en ce moment même à relier toutes ces succursales entre elles, et avec l'établissement central, au moyen de fils télégraphiques ; plus tard, on établira des tubes pneumatiques pour les transports que nécessite le prêt des livres. Dernièrement, on expérimentait à Boston le télégraphe parlant ; soyez sûrs que le bibliothécaire de la *Public library* était là, ou s'il n'assista point aux essais en personne, qu'il les a suivis avec attention, et qu'il en sera, s'il y a lieu, l'application dans l'intérieur de sa bibliothèque.

On se préoccupe déjà, aux États-Unis, de l'extension prise par des bibliothèques, nées seulement d'hier, extension qui ne sera que croître, avec la production incessante du marché littéraire, les procédés nouveaux pour la fabrication du papier, et le progrès illimité des sciences. On calcule qu'avant un siècle, entre 1876 et 1976, les édifices, même les plus spacieux, seront devenus insuffisants pour loger cette quantité énorme de productions de toute espèce qui s'échappent chaque jour de la presse à vapeur : journaux (il s'en publie 7 à 8,000 aux États-Unis), brochures, rapports des compagnies de chemins de fer, des entreprises minières, des sociétés de bienfaisance, des collèges, des hôpitaux, des établissements pénitentiaires, etc., etc., sans compter les livres du cru et les productions de l'étranger.

Il faudra, disent-ils, des édifices aussi grands que Versailles, que l'Escorial, que le Vatican, et déjà ils ébauchent le plan de la Bibliothèque de l'avenir, de celle qui, riche de plusieurs millions de volumes, sera dotée de tous les perfectionnements [1] ; le bibliothécaire y demandera les livres aux extrémités éloignées du continent par le moyen d'un télégraphe, et ces livres seront envoyées au bureau de distribution dans des wagonnets roulant sur des rails d'un acier si poli que le bruit résultant du frottement en sera neutralisé.

Tout cela n'est encore qu'à l'état de projet ; mais ce qui est bel et bien une réalité, c'est l'importance de plus en plus grande accordée en ce pays aux bibliothèques spéciales, par opposition aux bibliothèques générales. Déjà des sections entières ont été distraits des grandes bibliothèques encyclopédiques pour aller former des collect-

[1] Discours de M.-W. Wallace, à l'ouverture du congrès des bibliothécaires américains, 1 octobre 1876.